

TEXTE TIRE DU LIVRE « LETTRES DE POILUS 1914/1918 »

LES REFLEXIONS D'UN COMBATTANT

Extraits lus par : Océane, Yliane, Axel, Paola, Vincent, Maxence (élèves de CM2)

Océane : Le sergent fourrier, Henri Despeyrières, est engagé avec son régiment dans la deuxième bataille d'Artois en mai et juin 1915. Déjà fortement éprouvé par la guerre commencée en août 1914, par la disparition de ses camarades et de son beau-frère, le jeune fantassin se confie ici à sa mère. Henri Despeyrières disparaît sur le champ de bataille avec un tiers de son régiment en septembre 1915. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Yliane : le 20 juin 1915, Ma chère maman, j'ai reçu ta lettre hier au soir. Non, je ne me plains pas que tu ne m'écrives pas assez souvent car je sais bien que ce n'est pas par indifférence. Nous sommes depuis avant-hier au soir à la Stéarinerie après avoir passé deux jours terribles en première ligne, deux jours d'attaque, c'est tout dire. Ces attaques, je dois le dire, n'ont abouti à aucun résultat. Rarement depuis le début de la campagne, j'avais eu une vue aussi terrible, aussi horrible surtout, de la guerre. Tu ne peux pas t'en faire une idée, chère maman, et c'est heureux.

: Je t'écris en ce moment à tête reposée, à un moment où aucun danger me menace et je dis ceci : je voudrais qu'en ce moment, dans toute la France, il se prononce un mouvement irrésistible contre la guerre. Je voudrais qu'on oblige notre gouvernement à faire la paix. Tu ne peux te figurer comme c'est révoltant pour celui, qui comme moi, a perdu toute illusion, qui voit que la victoire que l'on cherche est impossible, tu ne peux te figurer comme c'est révoltant de voir comme l'on fait tuer inutilement de pauvres petits soldats.

Paola : Je ne parlerai que de l'attaque qui s'est produite sur notre front. Mon impression comme celle de tous les gens avertis, à commencer par le commandant, le colonel...etc... était que cette attaque ne devait pas réussir, vu les difficultés que nous devons rencontrer et vu l'état moral des troupes qui était bien loin d'être résolu. Mais l'ordre venait d'en haut, il fallait attaquer.

Vincent : Alors, le 17 juin, on accumule des troupes dans les tranchées. Cela a été terrible. Les obus tombent sur les boyaux exactement repérés. Pas moyen de fuir à droite ou à gauche, c'est tout plein de soldats. Il existe certains coins malheureux où les hommes sont blessés et tués. Leurs camarades ne peuvent les enlever ni fuir. Alors on voit des choses terrifiantes, des blessés deviennent subitement fous.

Maxence : l'attaque du matin 17, n'ayant pas réussi, on a voulu nous faire attaquer le soir et le lendemain encore. Cependant il s'est passé des scènes auxquelles je ne puis songer sans pleurer. Notre commandant a fait appeler les commandants de compagnies. Il leur a dit à peu près ceci : « je ne veux pas faire tuer mes hommes inutilement, ce qu'on nous demande est impossible. Vous ferez ce que vous pourrez, ce que vous voudrez, je vous couvre. On me fera, à moi, ce que l'on voudra. Ma conscience avant tout.

Océane : je te le jure maman, si nos généraux, si nos officiers d'état-major venaient aux attaques, la guerre serait vite finie et la paix serait proche. Mais ces gens-là ne se rendent pas compte. Et je pleure et je rage maintenant à chaque fois qu'on fait tuer et massacrer des milliers d'hommes pour enlever une ligne de tranchées. Que fera la France de l'avenir si l'on détruit toute celle du présent ?....